

Le vide et l'éphémère
Le coeur au poing de Charles Binamé

Marie-Claude Loiselle

Number 91, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23641ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loiselle, M.-C. (1998). Review of [Le vide et l'éphémère / *Le coeur au poing* de Charles Binamé]. *24 images*, (91), 43–43.

Le cœur au poing de Charles Binamé



Louise (Pascale Montpetit) et Frédéric (Dominique Lévesque).
Quand la détresse n'est plus qu'un instrument au service du spectacle.

LE VIDE ET L'ÉPHÉMÈRE

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE

Charles Binamé, depuis *Eldorado*, est devenu la nouvelle valeur sûre pour une certaine élite «culturelle» avide de nouveautés habilement parées d'un vernis subversif. On reconnaît dans *Le cœur au poing* le décor planté dans le précédent film, le réalisateur ne venant ici que systématiser sa méthode. Cela ne serait pas en soi un problème s'il n'y avait pas déjà dans *Eldorado* cette sorte de vaine effervescence où les partis pris tournent rapidement à l'affectation. On feint l'urgence de l'entreprise — ce mot tellement galvaudé en guise de rempart contre l'ennui — pour mieux faire croire à la nécessité d'un film qui a pourtant tout d'une œuvre éphémère, entièrement conçue en tant qu'événement médiatique. Car pour témoigner d'une époque, il faut plus qu'un étalage anecdotique, qui ne montre jamais que l'aspect extérieur d'un réel, en vérité infiniment plus complexe.

Le cœur au poing est avant tout un film qui se laisse porter par l'air du temps. Il repose sur un inventaire de tout ce qui est à la mode: les lieux (des friperies de la rue Mont-Royal aux restos chromés du boulevard Saint-Laurent), le tango et autres sud-américaineries, Lhasa de Sela, et un défilé de personnalités qui viennent faire leur tour de piste éclair (les Luc Picard, Micheline Lanctôt, Marc Labrèche, Pascale Bussières,

etc., jusqu'à l'entomologiste Georges Brosard et Claude Chamberlan!). Il en résulte une sorte de salmigondis impressionniste et superficiel d'une époque, poussant l'indifférenciation jusqu'à vider et aplanir toutes les idées, tous les discours en les intégrant, mine de rien, à ce grand fourre-tout idéologique (cf. les débats sur le langage de la rectitude politique ou celui sur les droits des fumeurs, etc.). Même Baudelaire, même Anne Hébert, ou encore Roland Giguère et Nelligan, dont les vers parcourent le film, plus rien ne tient le coup et tout se désagrège en lignes, en mots orphelins et sans âme.

L'air du temps, c'est aussi la détresse des jeunes — et des autres —, le vide des sentiments, la solitude dans une société où les couples les plus solides sont ceux que forment les humains... avec les chiens (voir la séquence avec Rita Lafontaine); bref une société surréalistement malade dont Binamé se délecte avec chic. Mais où est donc la vérité humaine dans ce film où la détresse n'est plus qu'un instrument de choix pour mettre au point un efficace (?) produit de divertissement, clinquant, rutilant, surchargé par une direction artistique qui jamais ne se laisse oublier et une musique encombrante? Sous des allures de fausse modernité suggérée par le côté tonitruant du film, la vitesse et la fébrilité, *Le cœur au poing* reconduit

pourtant le pire conformisme moral (et formel) et joue à fond le jeu de la bonne conscience rédemptrice et déculpabilisante — voir la fin abjecte où on achète par les sentiments l'ultime adhésion du spectateur en lui servant la plus convenue des réconciliations autour de souvenirs d'enfance.

Le cœur au poing est entièrement construit sur le faux-semblant. Rien d'étonnant alors à ce que la figure du jeu s'impose au centre de ce film. À l'image de Louise qui «joue» avec ces gens à qui elle offre «une heure de son temps», le scénario, les personnages paraissent malléables à loisir, sans qu'aucune morale du regard ne vienne les préserver de quelque prouesse formelle. Binamé broie, avale tout, comme le dénotent d'emblée ces plans de passants du début (aussi repris à la fin), qui, feignant l'authenticité — jouant le jeu du «cinéma-vérité» — chosifient ces gens qui dès lors ne communiquent pas plus que les pierres mortes de ces devantures de commerces de la rue Mont-Royal ici réduites au statut de pur décor. De la même façon, le réalisateur se sert de ses personnages, s'en amuse comme s'ils n'étaient que des pantins qu'on laisse descendre, puis qu'on rattrape avant qu'ils ne se brisent, alors que les figures satellites, grossièrement schématisées, s'offrent tels de petits agréments dont le seul but est de déclencher le rire — on pense à Guylaine Tremblay, Linda Sorgini, Marc Labrèche et bien d'autres. C'est que, de toute évidence, Binamé ne prend absolument rien au sérieux, abordant la réalité, qu'il prétend révéler, avec désinvolture comme s'il s'agissait d'une vaste foire. La ville, les visages, les comédiens, les émotions, les moyens formels du cinéma, Binamé les instrumentalise et vient ainsi, d'un même élan, neutraliser tout ce qui pouvait humainement les animer. Comment la vie saurait-elle résister devant un tel attrait du néant? ■

LE CŒUR AU POING

Québec 1998. Ré.: Charles Binamé. Scé.: Binamé et Monique Proulx. Ph.: Pierre Gill. Mont.: Claude Palardy. Décors: Danielle Labrie. Mus.: Yves Desrosiers et Richard Grégoire. Int.: Pascale Montpetit, Anne-Marie Cadieux, Guy Nadon, Guylaine Tremblay, Rita Lafontaine, Luc Proulx, Venelina Ghiourov, Dominique Lévesque. 101 minutes. Couleur. Prod.: Lorraine Richard pour Cité-Amérique. Dist.: France Film.